

0347

Sous la douche Pompidou

Conversation avec le centre Georges-Pompidou, Paris IVème

~~Par Arthur Ristor~~

Octobre 2020

Crédit Photographique : Arthur Ristor

C'est la tête basse que j'entre dans la cabine, le réveil est dur. L'eau se déverse, à pression moyenne, tantôt froide tantôt brûlante. Rien ne me fait changer d'avis, ma tête reste basse. Morne. Pourtant tout les indicateurs sont au rouge. L'eau fume, mon corps boue. Intérieurement, je bouillonne. Le miroir embué ne renvoie plus d'image, plus jamais il n'en renverra d'ailleurs, perdu à jamais dans les profondeurs de son reflet. La fumée s'échappe simplement par dessus le rideau de douche, cette feuille de polychlorure de vinyle bien trop longue auquel on n'a pas fait d'ourlet, jupon dans l'eau, croupissant, moisissant par les pieds. Par capillarité, la maladie s'installe. En plein brouillard matinal, les pensées veulent s'échapper. Par la fenêtre de la douche, par exemple. Celle-là, il faut l'ouvrir d'un coup sec, car l'eau a rendu trop humide ce bois qui en pince pour le verre. Assoiffé, il a laissé l'humidité s'installer dans ses pores, au point de gonfler jusqu'à ne plus pouvoir s'ouvrir. D'un coup sec alors, l'extérieur vient à moi et fait grésiller mon corps par de la fraîcheur. Je lève d'abord les yeux, entrouvre la bouche puis enfin lève la tête toute entière pour embrasser tout l'espace, dehors. L'extérieur, dans mon état actuel, à savoir tout nu, je ne pourrais pas tellement m'y promener. A ce que je comprends dans ses premiers mots, le vent a fait une longue route pour venir jusque là. Il a une haleine d'iode, palabre des souvenirs de grands espaces marins, dont j'ignore l'existence. Où en étais-je moi ? Paris-centre. J'espère ne pas avoir une haleine de centre urbain. Ce qui est sûr, c'est que cet air m'emmène hors de ma douche, le vent soufflant sur ma peau mouillée, revitalisée. Il me rappelle les bords de mer à Marseille, le chapeau en osier sur le crâne, ma confiance totale, derrière mes parents en route pour Port-la-Nouvelle. Le sable et la fraîcheur de l'air d'une ville de bord de mer. La mer et son appel. Toute proche, à quelques encolures, d'abord à gauche, tout droit, derrière les immeubles aux pierres blanches, dans les ombres fraîches, le vent marin s'engouffrant, le sel dans les cheveux, la route de sable qui croustille sous les pieds. On s'approche. Brusquement, je referme la fenêtre. La promenade à la plage sera pour la prochaine fois. Cependant, le spectacle de mes pieds pataugeant dans de l'émail blanc est

moins évocateur. Rouvrant la fenêtre, je vois que rien n'a changé. Je suis rassuré. De ma position, dans la douche, je peux voir un bout du centre Pompidou.

C'est un musée, c'est un café, c'est aussi une grande librairie, c'est encore un jeu pour enfant, c'est une médiathèque, une ludothèque, c'est aussi une rangée de toilettes, très sophistiquée au passage. Oui, c'est à peu près tout ça. Et je le vois dans le petit coin en haut à droite de la lucarne de la fenêtre.

Ce vaisseau, qui reste en arrière, qui attend patiemment le je-ne-sais-quoi, le signal d'espoir pour partir et voler là-haut à la découverte du mystère des épaisses couches qui nous empêche de voir une issue. L'heureuse issue, s'il peut y en avoir une. Je suis là, attaché aux barreaux de la douche, à observer, impuissant, le non-décollage. Tous les jours, la même déception. On remet ça à demain.

Quand va-t-on pouvoir s'échapper de ce tourment, pourquoi les immeubles ont l'air si lourds, pourtant baignés de soleil, pourtant si blancs, si légers à la lumière, pourquoi leurs fondations paraissent trop lourdes pour nous porter plus haut.

Le vaisseau Pompidou, amarré de tout ses échafaudages, n'en n'a pas fini d'être recouvert lui non-plus. De quel danger se recouvre-t-il, je me le demande. Lui aussi ne demande qu'à s'envoler. Ces décollages de fusées qui emportent et détruisent leurs structures métalliques, c'est à lui maintenant de prendre son envol. Allez, détruis la structure grand vaisseau.

Ambassadeur de la culture terrienne, tu iras montrer de quoi nous avons été capables au cours des siècles.

Je lui fais les yeux doux, de loin, je l'implore de me prendre avec lui, alors que le pommeau me pleure dessus. Lui non plus ne veut pas être abandonné.. qui laveras-tu quand j'aurais disparu dans les airs ? Tu seras pommeau, seul, n'ayant pas de main pour ouvrir la fenêtre et rêvasser.

Tu es prêt à me soudoyer par de doux jets d'eau chaude. Mais non, il est trop tard.

Dans ma cabine, je suis prêt, je suis conditionné, stérilisé sous les gouttelettes et la brume. Que pourrait-il arriver ? Fenêtre ouverte,

rien n'a changé. Les pigeons, toujours là pour me narguer. Eux, ils en ont vu du pays. Eux, il ne sont pas soumis à des restrictions, les lois physiques ne sont pas les mêmes et l'idée de diviser le ciel en couloir aérien n'a jamais été envisageable. Cette fenêtre, il faudrait l'emmurer. Mes yeux, les bander. Je ne dois plus penser à ailleurs.

Ailleurs, ce n'est pas une destination précise. C'est nébuleux, c'est loin ou c'est proche, c'est à porté de main. Fermée, cette vitre ne donne rien à voir, elle reçoit l'humidité et floute l'arrière plan. Rien de plus. Ce qui n'est pas à voir ne sera pas imaginer, ni même convoiter. A peine entrouverte, il n'y a plus de recul possible, le vent s'est engouffré. Ouverte, l'air entre, très confiant, et s'enroule autour de ma nudité. C'est une serviette invisible à l'esprit mal placé qui voudrait me faire passer derrière le mur.

Pourquoi ? Lui demanderais-je sans pour autant ne pas coopérer, qu'y a-t-il de plus à voir de l'autre côté ? Qu'y fait-on de plus intéressant qu'une douche matinale ? On y regarde l'ailleurs.

L'ailleurs n'existe pas vraiment, il est le paysage global constitué de trois morceaux de toit, d'un bout de centre Pompidou, d'une quantité généreuse de ciel, bleu le weekend, gris les jours de la semaine, de pigeons volant et de bruits d'avions. Quelque part venant du bas, des bruits d'agitations, des bruits de colères, de stress. Ce sont les seuls bruits que nous entendons. Ceux qui sont calmes, ceux-là, eux, sont inaudibles. Et chaque matin, depuis ma fenêtre, je le trouve encore là. Le centre Pompidou, las de lui-même, incapable de prédire quand il pourra se mouvoir. Lumières allumées, brouillard fumant, je le sais prêt à s'en aller, mais la feuille de route n'a jamais été communiqué. Chaque matin, se lever et le voir là, encore une fois, sans bouger.

C'est une fenêtre parmi tant d'autres qui reste ouverte sur la ville, sur la ville et ses autres fenêtres, tantôt allumées tantôt éteintes, avec signaux de vie, sans rien, abandonnées. De l'autre côté, si je daigne sortir de la douche, traverser la chambre, passer l'autre pièce et me diriger sur la terrasse, je vois le centre. De trois quarts, il m'offre son meilleur profil. Les photographies, il en a l'habitude

après tout... Je ne sais pas s'il considère qu'il fait des selfies tout les jours, je ne sais pas s'il contracte la bouche en canard quand on le prend photo, mais il reste là, posément. Seulement, voilà tout, nous n'en restons pas là : il me régurgite ses touristes voyeurs en pâture, au bout du promontoire : La vue, la bouche d'aération pour visiteurs en indigestion de culture. Les voici à leur tour, voyeurs, comme depuis ma douche, eux n'étant pas nus, eux n'étant pas entourés de buée, ils sont là, et maintenant qu'ils sont haut, ils regardent en bas, dominants. Ils pourraient me voir moi sortant, poisson tout frais, sortant de la douche mais leurs yeux sont ailleurs... s'ils n'étaient pas aspirés par les monuments : L'hôtel de ville, le Panthéon, la tour Saint-Jacques, la Bourse de commerce et, bien sûr, car sinon cette vue n'aurait pas d'intérêt, un bout de tour Eiffel. à chacun ses bouts. Eux, leur bout de ferraille, moi, mon bout de Pompidou, tout nu. Alors qu'ils sont dans un monument, leur appétit appelle à regarder déjà leurs futurs proies. Ces colons des villes. Sautant de monument en monument, ratant l'indéfectible ! Ils ne me verront pas au sortir de la douche, tant pis pour eux, tant mieux pour moi.

Mais voilà, ogre de musée, je le vois bien que ça va, ça vient en toi, toujours plus de gens qui passent, et tu restes là, indifférent, tu es fumant tout les matins, tes néons sont puissants, les ouvriers te frappent très fort sur tes échafaudages, ton exo-squelette d'exo-squelette, comme si une seule carapace ne te suffisait pas, en voilà une autre. De la coquetterie.

Ce n'est que de la coquetterie, c'est bien ça d'habiter en plein centre de Paris. La nudité ne te suffit pas, il faudrait te parer, te poudrer et porter des couleurs dans tout les sens. Tu aimes qu'on te regarde, qu'on te traverse, qu'on s'occupe de toi, qu'on te bichonne, tu aimes paraître l'unique au milieu de ces pierreries pas précieuses, au milieu de ces pierres en somme. Oui, tu es un véritable ovni. Alors tu n'as que faire de partir pour le moment, tant que tu sembles être l'unique. Mais que feras-tu quand d'autres petits Pompidou viendront naître à tes pieds ? Quand tu ne seras plus aussi insolite, normal parmi les autres. Quel intérêt ? Oui, ce n'est pas demain la veille me diras-tu, mais quand même, il faut y penser, il faut penser à un plan de secours au cas où.

Si tu ne me crois pas quand je te dis que tu pourrais t'envoler un jour, tant pis. Pour aller où ? Oui, c'est bien la question, pour aller à Metz c'est trop tard en tout cas.

Mais oui, de toute façon, qu'irais-tu faire à Metz, écoute, je ne sais pas trop non plus. C'est vrai que ce n'est pas forcément l'idée.

Je ne sais pas, un endroit où tu pourrais briller, encore plus fort qu'avant. Oui, briller dans une ville lumière, en effet c'est évident, mais bon quand tout brille, qu'est-ce qui ressort ?

Ce qui ne brille plus, le mat, le passé, le silencieux.

Je ne sais pas où tu pourrais briller. Laisse-moi me remettre de l'eau plus froide pour me rafraichir les idées. Tu m'excuseras, c'est encore le matin, les pensées ne sont pas encore en place.

Laisse-moi le temps d'observer les toits en zinc. Ne serais-tu pas jaloux ? Ils sont classés au patrimoine architecturale au passage, eux. Toi, tu ne le vois pas, mais le toit de ma voisine, il est bien fleuri, elle y accroche même des CDs sur des fils, il faut croire qu'elle imagine que les toits sont mélomanes ou autres, une sorte de musique pour pigeons. Oui toi tu n'as pas de CD sur la tête mais plutôt une sorte de café boite..

La modestie, ça ne te parle pas, hein ?

Si tu crois qu'il suffit simplement de se ramener déguisé en clown à un enterrement, c'est un peu facile. Excuse-moi grand centre, mais quand même, tu n'as que ça sous tes carapaces? Jouer du tuba à tout va, par tout tes orifices que tu ne saurais couvrir, le coquin. Alors oui, quand j'entends parler d'enterrement, je ne veux pas dire que le parisianisme a ce quelque chose de gris et d'enterré, au doux gout du métropolitain.

Non non, ce n'est pas aussi catégorique que ça.

D'ailleurs, regardes les terrasses, tu en as tout autour de toi. De vrais terrasses j'entend, avec chaises en rotin, tables de bistro avec publicité sur le plateau, sous-bock qui colle aux bonbons du demi dégoulinant à demi fini tellement que la petite soeur va surgir dans cinq minutes par un garçon de café à demi-souriant parce que c'est comme ça, c'est le standing du coin, personne n'est roi et certainement pas le client.

Alors oui, je te vois venir, demi-Napoléon, tu aimerais t'autoproclamer roi du quartier voir de l'arrondissement mais bon,

calme-toi. D'ailleurs, si tu avais une couronne, et si elle devait être à ton image.. Loufoque.

Comme une couronne d'épines version tubes, un Christ joueur de tuba. Mais pourquoi pas, je serais heureux d'y voir ta couronne hurlante jouer tout les soirs. Enflamme donc ce quartier, petit centre. Ou envole-toi. C'est toi qui vois. Tu as une allure de vaisseau, ce n'est pas pour rien non? Tes tuyaux, ils vont bien nous mener quelque part ?

Si tu n'étais pas là dans le coin de ma vision, je pourrais franchement me croire en bord de mer. Tu ne le vois pas de là où t'es. Mais les immeubles sont presque encastrés les uns contre les autres, leurs façade sont droites, blanche comme la chaux, on s'y croirait. Les pigeons font des bruits de mouettes, ils sentent la vieille sardine sorti d'un chalutier RATP, mais qu'importe, j'y crois. Si tu sentais le vent te froter le torse après un gros déluge, tu saurais de quoi je parle. Toi, le vent s'engouffre à travers toi.. tu es poreux sur les bords. Vois-tu, je suis imperméable.

J'aimerais te prendre par la main, te rendre à mon échelle et te montrer la petitesse des toits et des passages, et apprécier le calme de ce petit coin. Toi, c'est vrai, tu es cerné, les Uber et les bus te frôlent d'un côté, les pigeons t'accostent de l'autre et les piétons t'encerclent pour te finir. L'étau se resserre, et tu le sais. La verticalité, c'est le seul moyen.

Tu as la chance de pouvoir regarder au-dessus de toi, tu as la chance d'être le plus haut du quartier, alors pourquoi n'en profites-tu pas ? Regarde, je suis obligé d'ouvrir ma piètre fenêtre pour compléter mon espace et croire en l'avenir. Juste par une petite fenêtre, alors imagine pour toi. Tu sonnes comme un conquérant à côté. Je sais que ça te fait bouillir de l'intérieur, je te sens très engoncé dans ton costume de premier de la classe, avec tout ton savoir de première main qui traîne dans ton cerveau. Chez moi, je n'ai que des reproductions de ce que tu as en grand dans ton for intérieur. Sois flatté. Ah mais oui, si tu veux faire un échange, je ne serais pas contre. Seulement, permet-moi de te prévenir que l'humidité dans mon chez moi étant de 70%, sachant que c'est certainement pire autour de moi, la buée aidant, je ne suis pas sur que tes collections apprécient. Finalement, ce n'est peut-

être pas une belle idée. Ou une idée intelligente.

Ce n'est pas une idée donc, disons que c'est une pitrerie.

Mais quitte à se voir tout les matins, dans mon plus simple appareil, toi tout appareillé de trucs et de machins métalliques, car tu es coquet il me semble hein, quitte à se voir de la sorte, partageons des choses, échangeons si possible. Mais si tu comptes voler vers ailleurs, n'oublies pas de me prévenir, j'y tiens.

Ce n'est pas que la vue des toits ne me va pas, bien au contraire, je m'y sens bien, c'est très reposant. Mais J'aimerais profiter du décollage pour mieux voir l'ensemble et peut-être apercevoir cette mer. Il me semble que tous les matins, je l'entends. Si seulement tu pouvais étouffer les voitures qui passent dans ton dos, les klaxons et les cons. Je ne demande que ça. Puis aussi, si les petits hommes qui te frappent continuellement sans raison, si eux aussi pouvaient éviter de commencer trop tôt... enfin, cela commence à ressembler à des réclamations de commères de quartier.

Je ne tiens pas à ce que notre entrevue puisse ressembler à ça.

D'ailleurs, je me demandais tout à l'heure, avant de t'entrevoir, s'il y avait quelque chose avant que tu ne sois là. Un trou, ou je ne sais pas, un marquage en forme de toi qui indiquerait que tu comptes bientôt atterrir parce que, je l'ignore mais, ça doit se préparer une arrivée comme la tienne, non ? Un peu comme des extra-terrestres qui débarquent. On les voit d'abord depuis des satellites, puis après on les voit passer dans l'exosphère, la thermosphère, la mésosphère, la stratosphère. Enfin, une fois dans la troposphère, ils cliquent sur les images de vélos, puis les images de feux tricolores, pour confirmer leur compréhension du fonctionnement interne des humains avant de venir s'implanter. Je ne dis pas qu'il faut forcément parler le langage vernaculaire, hein. Je sais que ce n'est pas ton truc le vernaculaire. Ou peut-être, je ne sais pas, peut-être auras-tu l'audace de me dire que ça te parle.

Bah voyons, ça te parle.

Après, ne te vexe pas. Ne vas pas t'imaginer quelque chose que je n'ai pas dit. Je ne suis pas pour l'uniformisation d'un quartier, bien au contraire. S'il fallait défendre le cosmopolitisme urbain, je serais le premier à venir à tes côtés. Mais je n'ai pas confiance en toi.

Quand je te vois du coin de l'oeil, dans l'aisselle du cadre de la

fenêtre, en retrait, derrière, comme quelqu'un qui n'en a strictement rien à foutre de la conversation, encore moins des personnes qui parlent, rempli d'orgueil mais qui, par souci de ne pas être au courant de ce qui se passe, prêt à en placer une bonne, tu gardes ton oreille tendue. Bien entendu, s'il fallait considérer que tu n'as qu'une oreille, et à y réfléchir encore une fois, je ne sais pas si tous tes orifices sont des oreilles dissimulées un peu partout.. C'est là toute ta fourberies.. sont-ce des yeux, sont-ce des oreilles ?

Tu me sembles particulièrement indiscret. Mais passons. Tu gardes ton oreille indiscreète. Derrière. Mais tu n'as pas l'air impliqué, tu es là sans être là. Tu es ailleurs, comme si la foule de toits en zinc ne te convenait pas. Tu ne t'es jamais senti à l'aise avec eux, alors oui, c'est vrai, ils parlent leur langage de toits inclinés et de pigeonnerie mais même, est-ce une raison pour ne pas tenter de t'intégrer avec eux ? Sache que je ne t'en voudrais jamais d'être en retrait.

Je comprends. Mais si jamais un jour tu venais à être au premier rang quand j'ouvrirais ma fenêtre, je serais content de t'y voir.

Les autres diront de toi que tu es un peu fayot, certes, ils diront même que tu en as toujours fait un peu trop, que tu n'auras jamais tenté de te ranger mais je sais que ce n'est pas dans tes gênes, tu as été construit comme ça. Tes concepteurs t'ont laissé tout nu, les nerfs à l'air. Maintenant, ils essayent de te recouvrir, mais ne t'en fais pas, la nuit venue, je viendrais retirer la couverture qu'ils ont tenté de déposer à tes pieds. C'est toi qui décide, je ne te force à rien. Mais essaye de voir la mer avec moi, arrêtes de regarder au loin les autres édifices, ce n'est pas ça qui est important.

Ne te compare pas à ton entourage. La comparaison ne sert à rien, lève un peu les yeux. Il faut t'élever. Je sais que tu ne me comprends pas, tu ne comprendras peut-être jamais.

J'irais donner un coup de pied dans un de tes multiples pieds, je ne sais pas si tu pourras sentir ça mais si ça peut contribuer à te réveiller. Tu n'es pas obligé de me croire, mais je ne me laisserais pas intimider petit centre.

Trêve de plaisanterie, la douche est finie.

On se verra à la prochaine trempette.

Les journées passent, et les conversations s'accumulent, dans ce qui semble être un monologue plutôt qu'une conversation d'ailleurs. Il reste là, indifférent.

Il aurait pu fuir depuis des lustres, mais tout les jours, il reste.

Ce soir, l'atmosphère est différente. Harassé, je suis rentré sans te prêter un seul regard, pourtant, je te frôle.

Aveugle, comme beaucoup d'autres. On les voit, ceux qui ne sont plus étonnés de te voir, qui ne sont plus étonnés de rien d'ailleurs, ne s'enflammant plus pour quoi que ce soit, vivant la vie terne, morne et sans reflet, sans tubes multicolores autour des bras.

Ils regardent leurs pieds, le bitume qui s'écrase de jours en jours, par leur faute, par leur routine. Mais à qui la faute?

N'en voulons à personne mais saches qu'aussi tu n'existes plus à leurs yeux. Tu es là, un bâtiment parmi les bâtiments. Tu n'es plus une oeuvre, tu es une fonction. Tu es un musée, tu es un café, tu es aussi une grande librairie, ou encore tu es un jeu pour enfant ou une médiathèque, une ludothèque, mais aussi une rangée de toilettes, très sophistiquée d'ailleurs. Te l'ai-je déjà dit ?

Pardonne-moi mon amertume. Je ne sais pas d'où traîne ce spleen de début de soirée. J'ai senti que l'air n'était plus le même.

Des choses changent, malgré tout. Mais je ne t'ai plus vu.

Si ton aspect extra-ordinaire devient banale, alors à quoi bon rester ? Peut-être feras-tu plus d'heureux ailleurs, là où tes tuyaux feront chanter tes voisins les plus mélomanes. En bord de mer par exemple, les tubes le bec dans l'eau... ça ferait plein de bulles, comme lorsque l'on souffle sa paille dans le fond d'un lait grenadine. C'est idiot, n'est-ce pas ? Tu trouves ça triviale mais au fond, ne trouves-tu pas que c'est notre position ici qui est idiote ? Regarde au-dessus, dis-moi que tu vois des choses.

Ce ciel étoilé.

D'ailleurs, tu n'as aucune excuse, c'est plus facile de regarder au-dessus pour toi. Pour moi, il faut que je monte une bonne centaine d'escaliers biscornus. Fatigué. Petit centre, je suis fatigué.

Je délaisse mes affaires sur le sol, l'air est opaque. La douche.

Le rideau en plastique gangréné. Ça ne m'a jamais autant écoeuré.

Ce soir, la nuit est clair. Par-delà les toits, je vois les étoiles qui applaudissent et qui sont confortablement installées face à moi,

face à toi aussi. Ce soir, il se trame quelque chose.

Tu le sais, hein ?

Tu bouillonne, tout comme moi. Je la vois, la même buée qui émane de tes tuyaux. C'est la même qui me transporte aujourd'hui. Tes tuyaux, ce sont des pommeaux de douche!

Oui, les lumières, la rampe étoilée, c'est cette nuit petit centre.

Toi et moi, nous partons.







